

MOT DU PRÉSIDENT

La tentation

DOSSIER

Le théâtre québécois au féminin?

BON-À-TIRER

États critiques

RELÈVE

Twitter au service de l'auteur

VU D'AILLEURS

Trop près, trop loin: la littérature québécoise aux USA

ENTRETIENS ENCHAÎNÉS

Martine Audet, Denise Desautels

L'Unique

LE JOURNAL DE L'UNION DES ÉCRIVAINES ET DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

Volume 12

Numéro 2

Juin 2010

LE RAPPORT DU COMITÉ L'ALLIER SUR LA LOI SUR LE STATUT DE L'ARTISTE **Une médiation qui aboutit à... d'autres médiations**

par Danièle Simpson

QUATRE MOIS de travail intense de lectures, de rencontres, de consultations, de discussions se sont soldés, en ce qui concerne les écrivains, par la recommandation d'ajouter deux mots à l'énoncé de la Loi, fixant ainsi à « six mois » le délai de réflexion à partir duquel l'exclusivité cesse de s'appliquer à l'égard d'une œuvre réservée. Ajoutez à cela la recommandation à la ministre de mettre sur pied « une table ou un forum de discussions à laquelle ou auquel les associations visées par la Loi S-32.01, seraient convoquées pour convenir entre elles de l'établissement d'ententes

— SUITE À LA PAGE 16





LA TENTATION

Le cynisme, écrivait Albert Camus, auquel je reviens toujours, par affinité et par nostalgie, est « la tentation de toute intelligence ».

Par ailleurs, Oscar Wilde croyait pour sa part que « le seul moyen de se délivrer d'une tentation, c'est d'y céder ».

Choqués par les indices accablants de la corruption qui semble gangrener le Parti Libéral du Québec sous Jean Charest et l'hostilité manifeste dont font preuve les Conservateurs de Stephen Harper à l'égard de la culture en général et de la francophone en particulier, il est presque impossible de ne pas céder à cette tentation. Il serait d'autant plus aisé d'y céder qu'une bonne part de notre faune médiatique nous y invite, à coup de sondages et d'éditoriaux sur le désabusement de l'électorat.

On peut en effet décrier de vive voix la décision en apparence arbitraire du gouvernement fédéral de couper les vivres aux Francfolies de Montréal, la plus importante manifestation consacrée à la chanson francophone, qui coïncide avec un soutien financier accru au Festival d'été de Québec dont l'offre de programmation en langue de Molière rétrécit comme peau de chagrin, au mépris du visage résolument français de cette capitale nationale pour laquelle le maire Labeaume refuse l'épithète « vieille ».

On peut aussi s'interroger, sans le moindre espoir d'obtenir une réponse claire, sur la réticence du gouvernement québécois de mettre sur pied la commission d'enquête indépendante sur les allégations de corruption, ainsi que le réclame l'ensemble de la population. En tant que littéraires, il nous est difficile de ne pas interpréter ce refus obstiné de Jean Charest de se plier à la volonté populaire autrement que comme une sorte de dilemme cornélien pour le premier ministre; s'il acquiesçait aux demandes de la presse et du peuple, il aurait vraisemblablement plus à perdre qu'à gagner. Mais ses réticences à nous donner ce que nous réclamons finissent par ressembler à une sorte de pulsion suicidaire, du type qu'on ne voit guère que chez les politiciens en fin de carrière. Aussi, il n'est pas non plus difficile de ne pas établir de corrélation entre son désir exprimé aux dernières élections d'être le seul à avoir les mains sur le volant...

On peut enfin s'indigner du silence collectif coupable devant le scandale du *lock-out* qui perdure au *Journal de Montréal*, publié tous les jours, en l'absence de ses 250 artisans syndiqués, qui témoigne d'une sorte de contentement bête, voire d'indifférence du public québécois à l'égard de la qualité et de la diversité de l'information qui lui est servie. Et le plus absurde, ainsi que le signalait notre confrère Gil Courtemanche dans les pages du *Devoir* il y a quelque temps, c'est qu'affranchis des contraintes imposées par leurs patrons les employés condamnés à faire le trottoir par l'Empereur PKP produisent depuis le début de leur conflit de travail un quotidien en ligne, *RueFrontenac.com*, infiniment supérieur à tous égards au journal auxquels ils contribuaient et qui continue de paraître quotidiennement, comme si de rien n'était.

À l'instar de la chroniqueuse Josée Legault de l'hebdo culturel *Voir*, cependant, non seulement je refuse de céder à la tentation du cynisme ambiant, trop conscient que ce réflexe équivaldrait à un simple aveu d'impuissance.

Sur la scène politique et sociale, tout nous incite à secouer la tête, désabusé, mais ne rien faire d'autre...

Mais justement, les loups qui autrefois entraient triomphalement dans Paris, les rhinocéros qui broyaient sous leurs pas de brutes irraisonnées s'accommodent très bien de notre cynisme, s'en repaissent même.

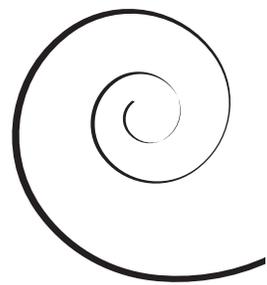
Voilà pourquoi, autant collectivement qu'individuellement, il nous faut réapprendre à contester, à refuser catégoriquement l'inacceptable.

Quitte à donner tort à Oscar Wilde...

ÉCRIVAINS EN RÉSIDENCE À MONTRÉAL

Le Conseil des arts de Montréal a choisi les deux écrivains qui s'installeront en résidence de création, de septembre 2010 à février 2011, dans les bibliothèques publiques de Pointe-Claire et de l'arrondissement Côte-des-Neiges-Notre-Dame-de-Grâce. Il s'agit de Mark Abley, journaliste, poète, essayiste et auteur jeunesse, à Pointe-Claire, et de Danièle Simpson, romancière et auteure jeunesse, à Côte-des-Neiges et Notre-Dame-de-Grâce.

La résidence s'étale sur une période de six mois et est assortie d'une bourse de 15 000 \$. Les écrivains qui occupent ces résidences se rendent disponibles 25 heures par semaine, dont 15 heures pour réaliser un projet d'écriture personnel et 10 heures pour travailler avec les gens de la communauté à des activités de médiation culturelle. Les deux écrivains ont été sélectionnés en fonction de la qualité et de la pertinence de leur projet de médiation et devront présenter un rapport succinct de leur expérience.



DES NOUVELLES
DE L'UNEQ



LE THÉÂTRE QUÉBÉCOIS AU FÉMININ ?



n septembre dernier, l'Association québécoise des auteurs dramatiques (AQAD) faisait paraître l'étude *Rideau de verre*, qui porte sur la situation des femmes dans la dramaturgie québécoise*. Son auteure, Marie-Ève Gagnon, s'est inspirée d'une étude publiée en 2006 par le Conseil des arts du Canada, intitulée *Adding it up: The Status of Women in Canadian Theatre*. L'étude de Marie-Ève Gagnon démontre précisément que la dramaturgie au Québec ne nourrit pas son homme, et encore moins sa femme.

L'originalité et, paradoxalement, la faiblesse de l'étude résident dans l'explication qu'on donne de ce constat. Intitulée *Rideau de verre* en référence à l'expression américaine *glass ceiling* (plafond de verre), le document renvoie à « tout un faisceau de croyances invisibles, élaboré en fonction de l'expérience masculine, (et qui) définit ce qu'est la réalité ».

Dans une société comme la nôtre, qui se prétend sincèrement parvenue au-delà des préjugés sexistes, subsisteraient des courants inconscients qui influenceraient la pensée vers des références masculines, si bien que les mieux intentionnés d'entre nous finiraient par sombrer malgré eux dans le bourbier des idées traditionnelles que les vagues féministes successives se sont efforcées d'éradiquer depuis les années soixante.

Le fondement de cette hypothèse, c'est le malaise qui semble s'emparer des individus sitôt qu'on évoque la situation des femmes dans le monde contemporain. C'est une théorie intellectuellement intéressante, maintes fois démontrée chez les Américains, portés sur les *gender studies*.

Des faits, l'étude en donne. Il est avéré que la dramaturgie au féminin rapporte moins à ses auteures que si on la conjugue au masculin. Les femmes commandent de moins gros cachets, sont moins sollicitées par les programmes de commande et, dans l'ensemble, sont jouées moins souvent que leur collègues masculins sur une période de sept ans.

S'il est vrai que les femmes constituent 40 % des auteurs dramatiques, que leurs œuvres ne comptent que pour 29 % des pièces jouées et que les directrices de compagnies ne retiennent pas plus de textes féminins que leurs homologues masculins, cela est-il vraiment dû à un inconscient malveillant qui obéit à une sorte d'*imprinting* ou d'atavisme contre lequel on ne peut pas grand-chose ?

Deux éléments importants sont absents de cette étude, me semble-t-il.

Sans doute pour éviter de s'enfermer dans des jugements sur la qualité des textes, l'auteure ne fait pas mention des motifs pour lesquels les pièces de femmes sont moins retenues et moins jouées. Quelques raisons sont évoquées, mais elles proviennent des dramaturges elles-mêmes ; elles ressemblent comme des sœurs aux explications que donnent tous les refusés de la terre

(tous métiers confondus) pour justifier leur manque de visibilité (incompétence des directeurs et des directrices artistiques, absence de goût du risque des mêmes, crudité choquante de certains textes féminins, mainmise du milieu par des chapelles hermétiques, etc.). Il y a du vrai dans tout cela, mais peut-on vraiment échafauder une théorie solide à partir de là ?

De plus, on n'a pas demandé leur avis ni aux directeurs de compagnies ni aux metteurs en scène que le problème concerne au premier chef. J'aurais aimé savoir pourquoi, par exemple, Carole Fréchette est davantage jouée en Europe que dans sa propre ville ; pourquoi on préfère un Gauvreau, un Tremblay ou un Dubois à une Évelyne de la Chenelière ou à une Marie Laberge.

Et surtout, j'aurais aimé savoir en vertu de quel principe la dramaturgie québécoise devrait se répartir également entre les hommes et les femmes.

► François Jobin

* L'étude est disponible sur le site de l'AQAD : www.aqad.qc.ca
onglet PUBLICATIONS de l'AQAD

Le Rideau de verre

- Les textes signés par des femmes comptent pour 29 % des pièces jouées sur les scènes du Québec.
- Elles composent 40 % des auteurs dramatiques membres des associations professionnelles.
- Plus les moyens sont grands, plus la proportion de textes féminins diminue.
- Les hommes sont deux fois plus nombreux à avoir un accès régulier à la scène : 13 hommes ont dix productions et plus montées en trois ans contre quatre femmes dans le même temps.
- Si l'accès aux bourses est équitable, le programme des commandes du CALQ l'est moins : 36,6 % de femmes contre 63,4 % d'hommes.
- TAI (Théâtres Associés Inc) compte 40 % de directrices artistiques qui ont retenu seulement 24,1 % de textes de femmes.



ÉTATS CRITIQUES

*J'avance sur l'aléatoire
en quête de vie*

*Il faut être brisé
pour tout saisir*

Robert J Mailhot

Dans le langage usuel, on emploie parfois des expressions telles *se faire descendre* ou *critique assassine*. Ce sont des formules figurées; ont-elles un sens propre possible?

Le 24 avril dernier, dans *Le Devoir*, paraissait l'une des trop rares chroniques consacrées à la poésie¹. Celle-ci portait sur les ouvrages récents de deux poètes, l'un reconnu et célébré, l'autre bien moins. L'ouvrage du premier a séduit le critique, celui du second lui a semblé plus pâle. Jusque-là, la vie presque normale! Deux jours plus tard, le second poète se suicide après avoir parlé de cet article, fort décourageant pour lui. S'ensuit une polémique: est-ce la faute du méchant critique? Celui-ci, certes, ne semble pas avoir frappé au bon moment et sûrement trop fort pour la victime. Est-il la goutte qui a fait déborder le vase? C'est possible, mais une autre goutte aurait probablement pu faire l'affaire.

À première lecture, sachant ce que l'on sait, l'article en question m'apparaît manquer au postulat que l'on devrait critiquer seulement le livre et non la personne. On peut trouver un livre raté, inutile même; faut-il accuser pour autant l'auteur de manquer de talent, surtout en le comparant, par citations parallèles, à un écrivain plus chevronné? Accuser l'éditeur² n'est pas plus rentable, bien que cela porte moins à conséquence, habitué qu'il sera à être davantage accusé de ses mauvais coups que loué de ses bons.

Un écrivain lit une critique négative à propos du livre qu'il a écrit sur la mort violente de ses parents, s'en désole et se suicide peu après. Il faut certes se chagriner qu'il parte, peut-être un peu plus qu'il le fasse sur une mauvaise note. Cela dit, il faut préserver la liberté d'expression et considérer que, malgré les immenses pouvoirs de l'écriture, aucun texte ne saurait véritablement à lui seul tuer quiconque, seulement, parfois, peiner ou décourager un peu plus, encourager ou égayer davantage l'auteur qui en est le sujet... tout en offrant aux lecteurs et aux lectrices l'opinion d'un regard.

Rendons hommage cependant à Robert J Mailhot, né à Montréal en 1977, qui a étudié en médecine à Sherbrooke avant de pratiquer comme chirurgien vasculaire à Trois-Rivières et qui a publié trois recueils de poésie: *D'aube et de torpeur* et *Naufragé de l'heure bleue* aux Écrits des Hautes-Terres et *Motel Éternité* aux Écrits des Forges. Puissent ses mots rester avec nous plus longtemps que leur auteur!

1. Les *Éternités* de Jean-Marc Desgent et de Robert J Mailhot, in *Le Devoir*, 24 avril 2010.

2. En l'occurrence, l'auteur de cet article.

COLLABORATEURS AUX JOURNAUX DE GESCA: UN CONTRAT TYPE

L'Association des journalistes indépendants du Québec (AJIQ) et la direction du groupe Gesca ont conclu un accord en vertu duquel un contrat type approuvé par l'AJIQ sera dorénavant soumis à tous les collaborateurs pigistes des journaux de Gesca: *La Presse*, *Le Soleil*, *Le Droit*, *La Tribune*, *Le Nouvelliste*, *La Voix de l'Est*, *Le Quotidien* et *Progrès-Dimanche*.

Ce contrat type prévoit un tarif minimal de 4 \$ la ligne, soit l'équivalent de 12 \$ par feuillet de 1500 caractères, espaces compris. Ce tarif sera indexé tous les ans selon l'indice des prix à la consommation et constitue une hausse substantielle par rapport à ce qui était payé par les journaux de Gesca. En contrepartie, le collaborateur pigiste accorde à Gesca une licence portant sur la première publication du texte, ainsi que le droit de le reproduire, une seule fois, dans les autres journaux de Gesca et sur les sites Internet de ceux-ci. Le droit de le céder à CEDROM-SNi est également inclus.

Le contrat type est en vigueur dès maintenant. On peut le consulter et le télécharger sur le site de l'AJIQ: <http://www.ajiq.qc.ca/documents/le-contrat-type-gesca-ajiq.php>

► Nicolas Langelier

UNEQ

Union des écrivaines et des écrivains québécois

Conseil d'administration

Stanley Péan, président
Danièle Simpson, vice-présidente
Sylvain Campeau, secrétaire-trésorier
Renaud Longchamps, administrateur représentant des régions
Sylvain Meunier, administrateur
Arlette Pilote, administratrice
André Roy, administrateur

Comité de rédaction

Danièle Simpson, rédactrice en chef
Sylvain Campeau, Alexandre Faustino,
Isabelle Gaumont, François Jobin,
Véronique Marcotte, Denise Pelletier,
Bernard Pozier

Conception graphique

France Tardif

Maison des écrivains

3492, avenue Laval, Montréal
(Québec) H2X 3C8
Téléphone : 514 849-8540
Télécopieur : 514 849-6239
ecrivez@uneq.qc.ca

www.uneq.qc.ca

www.litterature.org

La parution d'une annonce dans notre bulletin ou l'insertion d'une publicité dans un envoi de *L'Unique* ne signifie pas que l'Union endosse ces produits ou services.

Dépôt légal : 2^e trimestre 2010

JACK KEGUENNE

Je préférerais ne pas parler de la Belgique. Il est vrai que je viens d'un pays brisé, qui se découd aussi facilement qu'il se ressoude au gré de l'humeur des hommes politiques dont le métier consiste à tester encore une résistance pourtant déjà bien éprouvée. Tout peut changer en 24 heures. Notre surréalisme a fait ses preuves, bien au-delà de sa vision esthétique, et maintenant, par la dérision, une cohésion. Je sais qu'en rentrant, je n'atterrirai pas dans un pays en guerre civile, même s'il n'y a plus de gouvernement.

J'ai un beau rapport avec le Québec, mais ce sont les Québécois qui l'ont créé par la qualité de l'accueil¹. Je passe ici, désormais, deux, voire trois mois par an – vacances, travail, échanges et invitations – et je me sens bien. Les amitiés sont denses et les projets pertinents ; ce qui m'attire devient ce qui me retient. L'humanité est une fête et la langue nous anime autant qu'elle nous émeut. L'amitié, qui m'a amené à venir, m'a mis en amour – je suis heureux de découvrir les espaces,



l'orthogonalité des villes et un usage du français qui élargit le sens de la nomination. Il y a ici une façon de formuler les choses que je ne peux pas ramener à Bruxelles, non seulement parce qu'elles n'y existent pas en tant que telles, mais encore parce qu'il s'agit de manière d'être qui ne s'exporte pas. Mais cette forme d'être m'importe.

J'ai écrit et j'ai aussi dessiné une écriture. Les lettres, même inventées, m'ont emporté au cours du temps. Elles me portent toujours. L'important demeure qu'elles traduisent ce que nous vivons ; la littérature s'élabore pour rendre compte de ce que nous sommes, elle ne peut pas tricher. Dire, publier ou exposer ne devrait signifier que le tumulte du vivant. Ma seule révolte est de veiller à la douceur.

Bien sûr, il y aura toujours des projets, des passions, des envies. J'écrirai autant que faire se peut, mais nous n'aboutirons pas, nous n'aurons fait, au mieux, que débroussailler un chemin, qu'accumuler des désirs.

1. Je dois rendre un hommage et un remerciement particulier à mon ami l'écrivain Jean Pierre Girard et, bien sûr, saluer chaleureusement l'équipe de l'UNEQ.

CULTURE ET ÉDUCATION CITOYENNES

Culture Montréal présentait, en collaboration avec Bibliothèque et Archives nationales du Québec, le 17 mai dernier, un colloque intitulé « Cultiver la ville ». Réunissant des experts et des praticiens du Québec, de la France et des États-Unis, le colloque se voulait un lieu d'échange sur le lien existant entre l'art et les collectivités en cette ère de prolifération culturelle, de sa marchandisation et de sa mondialisation.

La matinée a été consacrée aux présentations et aux discussions sur les rapports entre les collectivités et le monde de l'éducation. Pauline Beaudoin, du Musée de la civilisation de Québec, expliquait le rôle social de son institution dans la formation continue, en faisant participer élèves et professeurs à une cinquantaine d'activités proposées par son Centre de muséopédagogie. Fred Gitner, de la Queens Library de New York, soulignait la vocation de la bibliothèque comme motivateur culturel dans le partage des cultures du monde. Les activités, faites en partenariat avec des associations sans but lucratif du quartier, ont comme but d'intégrer les 47 % d'immigrés qui y vivent. Pierre Vachon, responsable du projet CoOpéra, a montré comment Opéra de Montréal tente de renouveler l'image (faussée) de l'opéra, en mettant sur pied un spectacle inspiré d'un opéra et produit par 125 élèves de 4 écoles différentes de Montréal.

Le programme de l'après-midi, « La culture dans la ville – Favoriser la participation à diverses échelles » fut bien rempli par Jean Payeur, de l'Institut canadien

de Québec (créateur de la Maison de la littérature et de premiereovation.com), et Maryse Baribeau, du Festival international de la poésie de Trois-Rivières (qui a fait de cette ville la capitale mondiale de la poésie). Quant à Sylvain Émard, chorégraphe, il a parlé du Très Grand Continent, qui sera présenté en juin dans le cadre du Festival TransAmériques.

Le conférencier vedette était à coup sûr Christophe Girard, adjoint au maire de Paris chargé de la culture. Il a parlé des dimensions individuelle et collective de la culture. Pour lui, l'avenir d'une ville passe par la culture, qui est un droit autant qu'une nécessité. Actuellement, les gestionnaires doivent se poser la question de la diffusion classique de la création face à la mondialisation et aux nouvelles technologies. Il s'est montré optimiste à l'égard de l'utilisation des nouveaux moyens de diffusion culturelle et de leurs effets. Toutefois, il a mis en garde contre le discours qui plaide que « tout est culture ». Loin de rejeter la culture de masse, il défendait une « culture du sens et de la contradiction », qui a d'autant plus besoin du soutien politique que, en cette ère de la mondialisation, on *surfe* « sur l'écume des choses » plutôt que de les approfondir.

► André Roy

LAVAL

▶ Leslie Piché

Les convives de la Société littéraire de Laval se lèchent les doigts depuis des mois ! Ils mangent les mots des livres mangeables, en honneur aux 25 ans de la Société et de sa revue. Joyeuse activité qui s'inscrit au programme international du Festival du livre mangeable.

En mars, Laval a vu la France honorer le père de Bobinette, Michel Caillou, nommé Chevalier des arts et des lettres. À l'occasion de la Francofête, l'auteure du *Multi-dictionnaire de la langue française*, Marie-Éva de Villers, a reçu le Mérite d'honneur du français en éducation 2010 décerné par le Conseil pédagogique interdisciplinaire du Québec.

Avril et sa poésie : Madeleine Gagnon a été invitée au café littéraire de la Société, à la Maison des arts de Laval. Lui ont succédé Monique Joachim (finaliste au prix Radio-Canada) et Patrick Simon. Les aînés de la Résidence Le Renoir et les Jardins de Renoir ont créé leur premier Festival de Poésie ! Une centaine de poètes du troisième âge ont profité de l'occasion pour partager leur œuvre. Lors de la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur, la Société littéraire a distribué 100 recueils de poésie aux passants, à la station de métro Montmorency. À l'école Horizon-Jeunesse, Leslie Piché et Carlos El Kouri ont présenté un atelier sur le droit d'auteur, duquel a découlé une rencontre avec Claude Robinson (à suivre). À la bibliothèque Sylvain-Garneau, Guillaume Vigneault a fait une lecture remarquable.

Le 1^{er} mai, Lise Bonneville signait son dernier roman à la librairie Carcajou, tome 3 de sa trilogie *La Vie avec eux*. Vint ensuite Jean-Claude Germain au café littéraire de la Société littéraire de Laval, le 4 mai. Le 15, Bryan Perro est au Mont-de-La-Salle.

Juin : Les Agapes de juin de la Société Littéraire de Laval ont lieu le 13 juin ; par la même occasion, on lance le numéro 81 de la revue *Brèves littéraires*. La Fondation lavalloise des lettres y remet son prix de prose 2010 à Daniel Paradis et son prix de poésie à Marie Saint-Hilaire-Tremblay. Enfin, paraissent les œuvres d'Isabelle Major, *La Dame blanche*, chez VLB ; de Robert Brisebois, *Les Emballeurs de vide*, chez JKA ; de Rollande Boivin, *La Fille de la louve*, chez Cornac ; de Richard Cloutier, recueil chez Eucalyptus ; de Mylène Sainte-Croix, prose poétique chez Trafford Publishing.

NORD-EST

▶ Mylène Bouchard

La Grande Nuitte

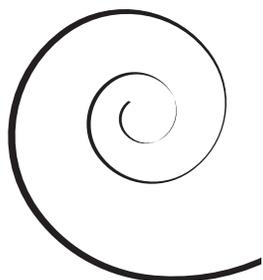
Elles ont lieu à Québec, à Montréal, en Abitibi, au Saguenay (et ailleurs), les nuits de poésie. À Québec, dans le cadre du Printemps des poètes ; à Montréal, cette année, 40 ans après le 27 mars 1970 ; à Rouyn-Noranda, au vieux théâtre ; au Saguenay, c'est la *Nuitte de poésie avec deux « t »*. Dédé Fortin chantait : « Câlisse reste donc, juste une p'tite nuitte / Pis on va s'aimer, jusqu'au matin. »

La 4^e *Nuitte de poésie au Saguenay* s'est tenue le 30 avril au Café-théâtre Côté-Cour de Jonquière. Organisé par Pierre Demers, Claude Bouchard et Jonas Lafleur, l'événement rassemble une soixantaine de poètes, occupants du territoire et leurs invités, venus de Sherbrooke et de Montréal. Descendus avec leurs *drums* et leurs guitares électriques dans des camionnettes louées. La poésie débarque et s'installe, pour cette

fin de semaine-là, sous les projecteurs, dans les parcs et s'accroche aux clôtures. Il faut le dire, une action militante avait été prévue, le lendemain de la *Nuitte*, afin de faire bouger le projet de la future bibliothèque de Jonquière qui stagne depuis des mois. La mission était d'épingler des pages de livres à la clôture délimitant le terrain de la construction à venir, espace que les citoyens utilisent présentement en guise de stationnement. La poésie, c'est ça aussi : envoyer des messages au passant, au cas où il détiendrait un certain pouvoir politique ou mieux.

Lors de cette grande *Nuitte*, le public a pu entendre et voir les Jean-Marc Desgent, Michel X. Côté, Shawn Cotton, François Turcot, Charles Sagalane, Bertrand Laverdure, Mathieu Arsenaault, Marc-Antoine Phaneuf, Maxime Catellier, Jean-François Caron, Simon Philippe Turcot, Pascal Angelo Fioramore. Et les femmes aussi, « particulièrement présentes et communicatives », a souligné Pierre Demers : Claudine Vachon, Christine Germain, Marie-Christine Bernard, Christine Martel, Marie-Hélène Montpetit, Rose Éliceiry, Sophie Jeukens, Virginie Beauregard-Dyotte, Vicky Côté, Barbara Garant. Cela, pour faire des listes courtes.

Ils sont restés, pour s'aimer jusqu'au matin. Les nuits de poésie sont belles et grandes.

DES NOUVELLES
DES RÉGIONS

CENTRE-DU-QUÉBEC-MAURICIE

► Denys Bergeron

•• À l'occasion de la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur 2010, un outil pédagogique sur le droit d'auteur, réalisé par le tandem centriquois Sampar (pour les dessins) et Alain M. Bergeron (pour le texte), était visible partout dans la province. Présenté sous la forme d'une bande dessinée, cet outil voulait sensibiliser les jeunes à l'importance de respecter le droit d'auteur.

•• Une exposition intitulée *Vous êtes Colombiens* s'est tenue à Victoriaville du 6 au 21 mai dernier. Le projet a débuté l'automne dernier, alors que le poète Jean-Guy Lachance avait rencontré quelques immigrants colombiens dans la région des Bois-Francs. Au fil des discussions et de ses propres recherches, le poète s'était forgé une image qu'il a tenté de reproduire dans un poème hasardeux, mais combien éloquent. Il y raconte le pays d'origine, la vie en Colombie, la famille, le voyage, l'arrivée, l'adaptation et l'intégration à un nouveau milieu. L'objectif du projet de monsieur Lachance ? Rien de moins que de créer un pont culturel entre nous et les nouveaux arrivants.

•• Diffuser et faire connaître les œuvres des artistes régionaux : un sondage de grande envergure mené ce printemps devrait y arriver.

•• Un auteur nicolétain en lice aux Aurora Awards : le roman *Le Protocole Reston* de l'auteur nicolétain Mathieu Fortin est finaliste au prestigieux prix de 2010. Chaque année, les prix Aurora récompensent les meilleures œuvres littéraires en science-fiction et fantastique d'auteurs canadiens. Le roman du Nicolétain figure dans la catégorie Meilleur roman en français.

•• Le 30 mars, il y avait à Trois-Rivières le lancement de la 4^e campagne de valorisation de la culture sur le thème : « La culture, ça m'enrichit. » Inspirée par l'étude déjà faite sur les impacts économiques associés à la culture à l'échelle mauricienne, cette campagne se traduit par une série de rencontres de décideurs régionaux, par des placements publicitaires et par un outil promotionnel qui diffuse les résultats de l'étude. L'objectif était de positionner la culture comme moteur de l'économie et de promouvoir le secteur et ses acteurs comme partie prenante du développement.

•• Et le *Centrécritaire* ? Le numéro du printemps du petit journal de l'Association des écrivains du Centre-du-Québec sera lancé en grande pompe aux Jardins de vos rêves lors de l'ouverture de la saison estivale.

MONTÉRÉGIE

► Anne-Marie Aubin

À l'Association, le printemps ramène avec lui le **festival de littérature** et la remise des Grands Prix. Cette année les lauréats sont :

Fiction Adulte

Louise Chevrier. *Les Chroniques de Chambly*, Hurtubise.

Prix spécial du jury

Nicolas Chalifour. *Vu d'ici tout est petit*, Hélio trope.

Jeunesse – primaire

Sophie Rondeau. *Louka cent peurs*, Vents d'Ouest.

Jeunesse – secondaire

Bernadette Renaud. *Perdu dans la brume*, Québec Amérique.

Album

Robert Soulières. *L'Abécédaire des anibêtes*, Les Heures Bleues.

La seconde édition du Prix Georges Dor a eu lieu au cégep de Saint-Jean-sur-Richelieu et a récompensé trois étudiants du cégep : Maxime Bessette Fortin, Gabriel Bouffard et Jessica Bolduc.

La Foire du livre – Édition 2010 Pour sa 3^e édition, la Foire du livre de Saint-Hyacinthe a accueilli cette année environ 20 000 personnes, moins que les autres années. Cette baisse s'explique par les travaux d'agrandissement du centre commercial, qui ne facilitent pas l'accès au stationnement.

Une vingtaine d'auteurs de la Montérégie faisaient partie des invités à la foire du livre, dont plusieurs auteurs pour la jeunesse. Parmi les partenaires, la commission scolaire, la librairie, la municipalité, Desjardins et, bien sûr, l'Association des auteurs de la Montérégie.

Les comités de bénévoles travaillent déjà à préparer la 4^e édition. À suivre.

Arto – une coop pas comme les autres Arto, c'est une coopérative d'artistes et de gens intéressés à la culture qui travaillent bénévolement à faire connaître les arts en lien avec la politique culturelle de la Ville de Saint-Jean-sur-Richelieu. Parmi leurs activités : des soirées de jazz, des expositions d'artistes, des brunchs littéraires... J'ai eu le plaisir d'assister au dernier brunch de la saison organisé par Maryse Choinière et l'Association des auteurs de la Montérégie et j'ai été ravie. Je vous invite à consulter le site et à passer chez Arto.



Bernadette Renaud, récipiendaire d'un Grand Prix du Festival de la littérature de la Montérégie dans la catégorie Jeunesse – secondaire

TWITTER AU SERVICE DE L'AUTEUR

Qu'est-ce que Twitter ?

Sa définition sur twitter.com se lit comme suit : « Twitter est un réseau d'informations en temps réel alimenté par des utilisateurs à travers le monde entier et qui permet de partager et découvrir ce qui se passe à la minute près. »

Comment ?

Cent quarante caractères à la fois, les utilisateurs partagent des idées précises, concises, et surtout des liens à des sites Web, des articles, des blogues, des photos ou des vidéos appuyant leurs propos.

Pourquoi ?

Dans les médias traditionnels québécois, presque chaque fois que l'on parle de Twitter, on présente des utilisateurs issus... des médias traditionnels, généralement des vedettes du petit écran. Peu d'entre eux réussissent à donner l'impression que Twitter est autre chose qu'un jouet unidirectionnel et frivole. Je n'ai pas, moi non plus, envie de savoir ce qu'a mangé une chanteuse populaire pour déjeuner, sauf si j'écris sa biographie... et encore.

Twitter est plus qu'un réseau social. C'est aussi un outil qui devient ce qu'on en fait. Contrairement à ce que vous avez pu entendre, jamais vous n'avez à subir de babillage inutile. Vous choisissez de suivre les utilisateurs qui vous semblent pertinents, ou ceux qui nourriront votre œuvre du moment. Le personnage principal de votre prochain roman est chef cuisinier ? Suivez les péripéties des plus grands de ce monde. Vous voulez décrire le milieu politique comme si vous en faisiez partie ? Suivez des politiciens municipaux, provinciaux, nationaux ou internationaux. L'actualité vous inspire ?



Découvrez les hyperliens proposés par les plus grands quotidiens du monde à la seconde où ils apparaissent sur Internet. Effectuez une recherche planétaire en un clic. Posez des questions et obtenez rapidement des réponses. Et suivez des événements en direct – élections, conflits mondiaux, désastres naturels, émissions de télévision, galas – en communiquant directement avec ceux qui se trouvent au cœur de l'action.

Nadia Seraiocco est communicatrice et coauteure avec Michelle Blanc d'un livre sur les médias sociaux à paraître en septembre 2010 aux Éditions Logiques. Je lui ai demandé pourquoi les écrivains devraient être présents sur Twitter :

« Qu'on soit écrivain, fonctionnaire, peintre en bâtiments ou étudiant, de nombreuses raisons, dont la curiosité et le goût de converser, peuvent nous mener à Twitter. Twitter se compare à un fil de nouvelles, pensons au fil d'actualités des agences de presse. De plus, au contraire de Facebook qui est souvent comme un cercle d'amis, les microbillets de Twitter apparaissent dans les résultats de recherche et peuvent être lus par tous. Cela dit, en 140 caractères, il vaut mieux communiquer efficacement et en liant ses propos à un article ou une image ou tout autre lien pertinent. Pour quiconque a un blogue ou un site Web, Twitter agit comme un vecteur qui permet de diriger "le trafic" vers un billet de blogue ou une page spécifique d'un site Web. C'est donc une façon de diffuser des contenus,

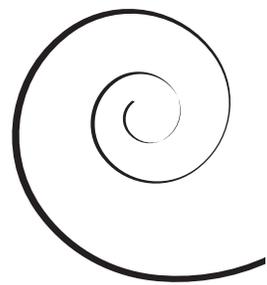
des réflexions, voire d'inviter les gens à un événement. »

Mais notre écrivain là-dedans ?

« L'auteur qui veut un fan club en ligne, sans trop s'engager dans le réseautage, fera peut-être mieux d'avoir une page Facebook animée plus souvent par ses fans et peut-être sa maison d'édition. Toutefois, si ledit auteur a un blogue ou représente une association d'artistes qui a un blogue ou un site Web, Twitter est un bon outil promo pour diffuser les questions de l'heure, interagir ou inviter les gens à lire un blogue ou à se rendre à un lancement. Twitter pourrait aussi être un bon outil pour un nouvel auteur qui veut entrer en relation avec ses lecteurs ou développer un lectorat. Sans tomber dans le potinage, l'anecdote quotidienne, mine de rien, nous rappelle que l'auteur est humain... Ce sont parfois ces petits détails qui attiseront la curiosité et donneront envie de connaître son univers littéraire. Je pourrais vous donner autant de raisons qu'il y a d'auteurs, nous pourrions aussi rêver de projets littéraires inspirés de "gazouillis" ... Cela dit, ce n'est pas dans la nature de tous les écrivains d'être sur toutes les plateformes en recherche d'attention et de créneaux promotionnels, le DIY, c'est bien beau, mais plusieurs préféreront laisser cela à leur éditeur... »

En terminant, notez que les experts en matière de publication électronique sont très souvent cités sur Twitter, ou s'y trouvent carrément. Les auteurs inquiets du rétrécissement de leurs droits auraient intérêt à suivre ces dits experts sur leur propre terrain afin de comprendre tous les enjeux.

► Isabelle Gaumont



DES NOUVELLES
DE LA RELÈVE



ENTREVUE AVEC UN ROMANCIER DE LA RELÈVE : P. J. POIRIER

P.J. Poirier vit à Montréal et est diplômé en ingénierie. Il est l'auteur de quatre romans, dont le plus récent porte sur la vie du personnage folklorique Jos Montferrand.

Vous considérez-vous comme un auteur de la relève ou un auteur tout court ?

Je n'ai pas de problème avec les étiquettes, tant qu'elles demeurent des étiquettes : c'est-à-dire une manière d'identifier un produit ou un groupe de personnes. Et puis, il faut remettre les choses dans leur contexte. Il s'agit ici de donner une tribune aux « jeunes auteurs », qui peinent à se faire une place dans un monde médiatique contrôlé essentiellement par des gens de la génération des *baby-boomers*.

Comme auteur de la relève, quels sont les défis à relever ?

J'imagine que les défis se ressemblent d'une génération à l'autre. Le plus difficile, à mon avis, est de durer dans le temps, de transformer l'euphorie des débuts en un mode de vie durable ; en conciliant l'écriture, la famille et le travail par exemple. D'ailleurs, je dirais que ce défi se pose à toute personne qui désire conserver une part de liberté dans sa vie. L'art est une tentative d'affirmer sa propre souveraineté.

Quels sont les thèmes et les formes qui vous intéressent en tant qu'auteur de la relève ?

Je pense qu'un retour des enjeux collectifs dans notre littérature serait des plus bénéfiques. Nous avons besoin de livres qui clament haut et fort le mécontentement et la grogne des gens ordinaires. Des œuvres qui portent l'écho des questions environnementales, des problèmes de corruption, du déficit de projets collectifs, etc.



La relève littéraire a la grande qualité d'être très vivante et énergique, prolifique, mais elle demeure en marge. Ce serait bien qu'elle s'intéresse de nouveau aux problèmes de la cité. Je pense au pamphlet anarcho-antinationaliste de Maxime Catellier, *La Mort du Canada*. Sans partager son point de vue antinationaliste, je me réjouis tout de même de cette réponse par le verbe à nos politiciens culturellement carencés.

Vous parlez beaucoup des thèmes, qu'en est-il de vos réflexions sur la forme ?

La littérature québécoise a beaucoup donné dans l'expérience langagière. Nos chefs-d'œuvre se démarquent par la voltige de l'écriture plutôt que par la force de leurs récits, qui en sont souvent le prétexte (Ducharme, Aquin, VLB, Marie-Claire Blais).

Des auteurs s'intéressent désormais à la construction du récit. Il y a par exemple Jean-Simon DesRochers, qui a écrit *La Canicule des pauvres* dans un style descriptif, presque clinique, en offrant toute la place à l'action et aux personnages. Je trouve que cette avenue est des plus intéressantes.

Comment cela se traduit-il dans votre pratique personnelle ?

Je travaille de plus en plus en amont, à l'élaboration même du récit. Je m'intéresse également à notre mythologie collective. Le but serait de raconter une histoire qui suscite l'adhésion. C'est ce que j'ai tenté de faire avec le roman *Jos*, que je viens de publier aux Éditions Marchand de feuilles. C'est également ce qui m'occupe avec des lectures sur la vie de Pierre D'Iberville, notre « premier héros canadien », un soldat et un marin sanguinaire de la Nouvelle-France.

► Alexandre Faustino

QUÉBEC CHAUDIÈRE-APPALACHES



DES NOUVELLES
DES RÉGIONS

► Nora Atalla

•• Plusieurs livres ont été lancés. En roman jeunesse, Rodéric Chabot, *Roc Ringuette et sa bande*, et Lina Rousseau, 4 tomes de sa série *Galette*; des nouvelles de Vincent Thibault, *Les Mémoires du docteur Wilkinson*; en poésie, Michèle Blanchet, *L'Heure mauve*; de Jacques Garneau, *L'Épreuve uniforme de français, Cinq écrivains relèvent le défi*. Cornac a organisé le lancement collectif des recueils de Geneviève Lévesque, Michel Albert, Nora Atalla, Annie Beaulac et Jacques Garneau.

•• L'anthologie-bénéfice *Pour Haïti* a paru aux Éditions Desnel, Martinique. S'y trouvent plusieurs poètes québécois, dont Claude Paradis, Julie Stanton, Nora Atalla.

•• Armés d'une plume étaient présents Jean-Denis Côté à la librairie La Liberté à Sainte-Foy, puis à la librairie Morency à Beauport; Alix Renaud, au Salon du livre de l'Outaouais; au SILQ, pas moins d'une cinquantaine de poètes de nos régions! Carole Bessette et Louis Jolicœur ont donné une conférence au Cercle littéraire Gabriel-García-Márquez.

•• Une douzaine de poètes participaient aux récitals de poésie de *Québec La Muse*. La Librairie Pantoute a lancé une série de soirées consacrées aux *Femmes à plume* avec, entre autres, Marie Cholette et Sylvie Nicolas; en juin, ce sera le tour de quatre poètes, dont Nora Atalla. Côté slam, Sylvie Nicolas était en première demi-finale 2010 de la Capitale au café-bar L'AgitéE. Parmi d'autres, Richard Fournier, Michèle Blanchet, Michel Pleau, Nora Atalla, André Marceau, Claude Paradis, Jacques Ouellet et Hélène Lépine ont été reçus, les uns à la Librairie Saint-Jean-Baptiste, les autres au Bar Sainte-Angèle, au Musée des Poètes de l'Amérique française, chez Krieghoff et à la Chambre blanche.

•• 375 artistes et poètes ont participé au 3^e Printemps des poètes. Les Brigades poétiques, à elles seules, ont rejoint plus de 40 000 personnes.

•• Le Musée régional de la Côte-Nord a accueilli l'exposition d'Agnès Riverin, *Corps Océan*.

•• Un hommage a été rendu à Aude au cours d'une lecture-causerie au Studio P, avec cinq nouvellistes: Yvon Paré, Jean-Paul Beaumier, André Berthiaume, Esther Croft et Jean-Sébastien Lemieux.

•• Gino Lévesque produit le film de son roman *Je ne le répéterai pas*.

•• Alix Renaud est désormais cité sur le site de Dicocitations.

•• Écritout, fondé par Nora Atalla, diffuse gratuitement sur le Web *Flux de paroles... le bulletin mensuel de la logomachie*: www.ecritout.com.

ESTRIE

► Anne-Brigitte Renaud

C'est consciente de la responsabilité qui m'échoit que je prends la relève de Ginette Bureau. J'ai eu le plaisir de travailler avec elle au sein du c.a. de notre association, qui a, lors de ses mandats, pris un envol qui ne s'est pas démenti depuis!

Grand Prix du livre de la Ville de Sherbrooke

2010 Pour répondre à la critique du milieu, le comité 2010 a revu la répartition des prix et des bourses. Si le montant global alloué n'a pas été bonifié, les bourses, elles, ont été attribuées afin de départager les deuxième et troisième prix. Dans le volet «création», c'est une jeune poète très émue, July Giguère, qui a mérité la bourse de 4 000 \$ pour *Rouge presque noire*. Éric Gauthier et Mylène Gilbert-Dumas ont respectivement reçu les bourses de 1 300 \$ et de 700 \$ pour les deuxième et troisième prix. Dans le volet «essai», Micheline Dumont est la lauréate avec *Le Féminisme québécois raconté à Camille*. Jacques Beaudry et Jean-Pierre Kesteman ont, pour leur part, remporté les deuxième et troisième prix.

Correspondances d'Eastman: du 5 au 8 août Cet événement est une occasion pour les écrivains et les écrivaines de partager leur bonheur d'écrire et de dire avec le public présent à ces rendez-vous. Sur le thème «Rencontres inespérées», les Correspondances accueilleront des passeurs de mots d'ici et d'ailleurs inspirés par l'exploration de l'autre.

Prix Alfred DesRochers et Alphonse Desjardins de l'AAACE La date de dépôt pour les prix remis à l'automne a été modifiée. Voir les règlements sur le site www.aaace.ca

Au fil des activités Grâce à des subventions provenant de différentes sources, trois spectacles de l'AAACE sillonnent les routes de l'Estrie. La programmation de ces rencontres et de toutes nos activités est disponible sur notre site.

...et les jeunes? À l'ère où l'on se plaint du manque d'engagement, je me permets de souligner le travail de notre plus jeune membre, Kiev Renaud (aucun lien de parenté avec moi!) Secrétaire au c.a., collaboratrice à la mise en page de notre bulletin et responsable enthousiaste d'activités pour les membres, Kiev participera aux ateliers de l'Association du Prix du jeune écrivain en France grâce à une bourse de l'Office franco-québécois pour la jeunesse (www.pjef.net).

LANAUDIÈRE

► Linda Amyot

Publications La fin de l'hiver et le printemps ont été fructueux dans l'univers du livre lanauois alors que plusieurs écrivains ont fait paraître de nouveaux titres : *La Voix du diable* (Gallimard Jeunesse), quatrième enquête de Vipérine Maltais, l'héroïne de Sylvie Brien ; *Une fille ça ne pleure pas*, une première incursion dans le genre policier pour le prolifique auteur et éditeur de Lanaoia Claude Daigneault ; le roman *Thomas est de retour* (XYZ Éditeur) et l'essai *Écrire. Comme on joue du piano* (Éditions Trois-Pistoles) pour Donald Alarie ; le récit autobiographique *Une Parisienne à Saint-Zénon* (Bayard) de Joëlle Chabert ; *Saint-Michel-des-Saints et la Haute-Matawinie* (Éditions Histoire Québec) de Madeleine St-Georges ; *Attachements. Observation d'une bibliothèque* (L'Hexagone) de Louise Warren.

Slam Lanaudière Cette année, les rondes de Slam Lanaudière se sont déroulées d'un bout à l'autre de Lanaudière. De Saint-Michel-des-Saints, en Haute-Matawinie, jusqu'à Mascouche dans la couronne nord de la métropole en passant par Joliette et Lavaltrie sur le bord du fleuve, le slam gagne de plus en plus d'adeptes. Plusieurs

poètes lanauois ont d'ailleurs participé au lancement régional de l'anthologie *Slam poésie du Québec* (Vents d'ouest) en avril dernier.

Marché de la poésie L'écrivaine de Saint-Alphonse-de-Rodriguez, Louise Warren, partageait la présidence d'honneur du 11^e Marché de la poésie avec le poète français Christian Pringent. Cet événement se tenait à la Maison de la poésie de Montréal, du 27 au 30 mai dernier.

Quinzaine du livre de Lanaudière Comme chaque année durant la dernière quinzaine d'avril, une foule d'activités étaient offertes dans les bibliothèques et les librairies de Lanaudière lors de la Quinzaine du livre de Lanaudière. Au programme : rencontres d'auteurs (Matthieu Simard, Micheline Bail, François Gravel) ; lancement de l'édition 2010 du répertoire *Les Écrits lanauois* regroupant désormais plus de 880 ouvrages par 205 auteurs ; spectacles de lectures publiques (*Mine et moi* de Christine Bertrand dans les bibliothèques de L'Assomption et de Saint-Michel-des-Saints, *Au jour le jour* de Donald Alarie à la bibliothèque de Notre-Dame-des-Prairies et *L'Est en West* de Jean Pierre Girard à la librairie Lincourt de Terrebonne) par les comédiens professionnels de la troupe À Voix Haute jumelés à des foyers d'écriture publique du collectif Les Donneurs. L'écrivain belge Jack Keguenne, en résidence à l'UNEQ en avril et mai dernier, a d'ailleurs participé à deux foyers à Notre-Dame-des-Prairies et à Saint-Michel-des-Saints.

LAURENTIDES

► Pauline Vincent

L'an prochain, l'Association des auteurs des Laurentides (AAL) atteindra déjà ses 10 ans. Tout comme pour les premiers défricheurs des Laurentides, il y avait tout à faire. Et du défrichage, nous en avons fait, en nous retroussant les manches et en mettant à profit nos vives imaginations. Alors que les fondateurs croyaient recruter une vingtaine de personnes, aujourd'hui nous sommes fiers de notre réseau de 120 auteurs.

Maintenant, ayant pignon sur rue en plein cœur de Saint-Sauveur, depuis une troisième année, l'AAL peut se targuer d'avoir établi une fondation solide à son action d'éducation populaire et de promotion, ce qui lui permet de porter haut le flambeau de la littérature et des auteurs des Laurentides sur les plans régional, provincial et international.

À cette étape de l'existence de l'AAL, les administrateurs se devaient de penser à l'avenir et prendre le pouls des membres. C'est dans cet esprit qu'un colloque a été organisé, dans la foulée de l'assemblée générale, afin de préparer un plan quinquennal de développement. Ainsi des pistes ont été explorées comme la révolution numérique, la relève, le financement et les services aux membres.

À la suite des recommandations, le c.a. se penche maintenant sur l'élaboration des grandes lignes du plan stratégique 2010-2015 qui sera dévoilé d'ici quelques mois.

Conseil d'administration 2010-2011

Lors de l'assemblée générale annuelle d'avril dernier, les membres de l'AAL ont élu le conseil d'administration qui se compose de Pauline Vincent (Piedmont), réélue à la présidence, Lyne Rouillé (Saint-Sauveur), élue à la vice-présidence, Robert Gauthier (Piedmont), réélu au secrétariat, et Alain Lafrance (Sainte-Adèle), réélu à la trésorerie. Les administrateurs réélus sont Gilles Matte (Val-David) et Normand Couture (Saint-Eustache). Ils ont accueilli Kilda Gosselin, de Sainte-Adèle, comme nouvelle administratrice.

L'AAL a toujours eu pour politique d'obtenir une représentation des différentes régions des Laurentides. Cette année, ce conseil représente plusieurs villes des MRC des Pays-d'en-Haut et de Deux-Montagnes. De plus, les membres du c.a. exercent dans différents genres (poésie, roman, scénario et biographie, jeunesse et livres pratiques). Pour une deuxième année, un membre non écrivain est admis afin d'aider à élargir la portée de ses politiques.



« FROM PAGE TO STAGE »... FAUT-IL PERFORMER ?

Une chronique
de Dominique
Gaucher

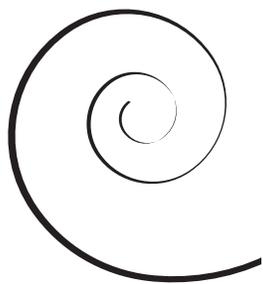
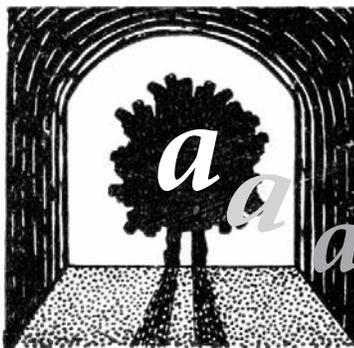
Les rapports entre poésie tout court et tout ce qui fait l'objet d'une performance me turlupinent. Une publicité récente m'a donné mal au ventre : celle de la performance de *MAPLE STIRRUP: des femmes canadiennes prennent la parole – Tournée européenne 2010* (en anglais seulement). Comment cela avait-il atterri sur mon profil Facebook? Par mon amie Élizita, évidemment, véritable pieuvre de la diffusion d'information culturelle de toutes origines ethniques dans notre Québec nouveau. « Deux générations de femmes canadiennes venues de Calgary (*Western Alberta*) et Montréal (*Eastern Canada*), présenteront un spectacle de *spoken word* avec verve et force. Toutes ces femmes expriment l'érotique, le sensuel, le politique et l'universel. »

Ces performeuses, dynamiques et réputées, *speak with jazz and physical rhythm*. Un spectacle de 120 minutes fait de sonorités, de poésie et d'un érotisme canadien pur-sirop en français, en anglais, en roumain, en castillan et en catalan. (On annonce aussi une performance en kreyol). Ces artistes voyageuses ont choisi de tisser leurs voix avec la poète tango locale Sandra Redher (est-elle rousse?) pour une série d'événements à Barcelone, du 13 au 16 mai 2010. Pionnières et activistes, ces femmes *take the words from the page to the*

stage avec passion. Venez et vivez el fuego de la poesia viajera! Le tout accompagné d'*insta-translation*... La publicité se décline aussi en catalan. Une autre de mes polyglottes amies y participe, faisant le voyage en sens inverse sur le globe depuis son pays natal où elle est retournée vivre récemment, après avoir tenu à Montréal pendant plusieurs années un blogue... en anglais. Nous qui avons l'habitude de nous voir dans des soirées de poésie à dominante hispanophone (mais pas castillane)... Je me pince encore!

Le courant du *spoken word* se présente comme la forme la plus ancienne de la poésie et revendique des origines quasiment antérieures à celles de l'homo sapiens. Elle se multiplie *at an accelerated rate* depuis la fin des années 1990; elle dit parler au peuple avec les mots du peuple et on dénonce son exclusion du « monde littéraire universitaire ».

J'ai plutôt l'impression d'assister au lapinisme d'une forme à peine déguisée de morale gauchisante et judéo-chrétienne. Je ne suis pas une fervente, vous l'aurez compris... même sans faire partie du milieu universitaire.



DES NOUVELLES DES MEMBRES

LIBRES COMME L'ART

Lundi, 28 septembre 2009, 7 h 30, j'attends d'entrer dans le tunnel Louis-Hyppolite-Lafontaine. J'ai fait ça des années, me suis construit une patience! Sauf que je suis retiré de l'enseignement, moi, pour me consacrer à l'écriture. Et où vais-je donc de si bon matin? À l'école Antoine-de-Saint-Exupéry (Saint-Léonard), pour une première rencontre avec deux groupes « réguliers » de 4^e secondaire. Je dis bien une première rencontre, car il ne s'agit pas d'un petit atelier pépère, merci, bonjour. Non, j'en ai pour un mois. Comment ai-je bien pu accepter de redescendre dans la fosse aux ados?

C'est la faute à Danièle Simpson, notre vice-présidente. Toujours à l'affût des occasions, elle a entendu parler du programme *Libres comme l'art*, du Conseil des Arts de Montréal. En bref, il s'agissait d'envoyer des artistes dans les écoles pour créer des œuvres avec les jeunes. Alors cette chère Danièle s'est dit qu'un écrivain, c'est un artiste, et elle a soumis

un projet, et elle avait pensé à moi pour le polar. Et moi, qui me sens tout chose dès qu'on me fait un peu d'œil, j'ai dit que ça m'intéressait.

Or le projet a été retenu, et me voilà, un an plus tard, roulant vers un supplice appréhendé! Il n'y a pas que moi, il y a aussi, dans d'autres écoles et à d'autres niveaux, Jeanne Painchaud (haïkus), Marie-Chantale Gariépy (nouvelle brève), Marilyn Perrreault (théâtre).

Eh bien, il n'y a pas eu de supplice! J'ai passé un mois des plus agréables avec des jeunes qui ont pris le projet très à cœur. Il en est sorti un polar sous forme de slam qui a été lu à l'auditorium de la Grande Bibliothèque, les 30 avril et 7 mai. Car il faut ajouter que le projet culminait en un spectacle mis en scène par Véronique Marcotte.

Si vous l'avez raté, vous pourrez toujours regarder la captation, ou au moins lire le slam dans le prochain numéro de la revue *Alibis*, ou mettre la main sur le recueil de tous les textes des jeunes de mes groupes, publié par la commission scolaire Pointe-de-l'Île.

► Sylvain Meunier

TROP PRÈS, TROP LOIN : LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE AUX USA

Pour discuter de la littérature québécoise aux USA, il faut sauter plusieurs choses : d'abord, le fait que les gens lisent peu, et encore moins sur papier, que la culture visuelle et sonore capte l'attention des jeunes, que le phénomène réseau, tout en élargissant le nombre brut d'œuvres disponibles, restreint (en les focalisant) les goûts de chacun. Et l'on n'a pas encore traversé de frontière, linguistique ou autre...

Bon, ça, on le saute. On se trouve maintenant dans la peau (la mienne) du prof de langue et culture francophones, avec une certaine expérience de la culture québécoise, écrite, filmée, chantée, peinte/ installée, ou « sautée » (le cirque, la danse). Mais vous, mes lecteurs écrivains, n'êtes que trop au courant du fait que les trois premiers de la liste ci-dessus, ont beaucoup de difficulté en termes d'exportation.

Les mécanismes d'exclusion, même à l'intérieur de la communauté francophone aux USA, de la production culturelle québécoise ne sont pas toujours évidents, mais il n'en reste pas moins que toute l'infrastructure de l'enseignement de la langue française et de la culture francophone (jusqu'au niveau universitaire) est orientée vers la production parisienne. Même si les écrivains ont des origines coloniales (Camus) ou post-coloniales (Marie NDiaye), ils ont besoin d'être passés par le filtre métropolitain. Même les grands Québécois semblent ou trop près du modèle parisien (Hébert), ou trop loin (Tremblay). En effet, une lecture du *Premier Quartier de la lune* dans un cours qui visait pourtant explicitement la culture québécoise a failli causer une révolte des étudiants.



Pour parer à ce genre de réaction, j'ai fait un effort d'intégrer interviews vidéo, extraits littéraires, chansons et éléments d'histoire tout au début de la séquence d'enseignement pour que les étudiants ne soient plus effrayés par l'étrangeté de leurs... voisins. L'expérience

se poursuit. À un niveau culturel plus élémentaire, il y a aussi le *trop près* de la proximité culturelle et géographique qui manque d'exotisme (« Ils jouent au baseball ! ») et le *trop loin* du québécois familier des jeunes.

Le contact direct avec des écrivains québécois est souvent plus fructueux. La visite de Nicole Brossard, Mona Latif-Ghattas et Bernard Pozier dans le contexte d'un *Quebec Festival* à Pittsburgh

en 2007 nous a permis de les apprécier dans plusieurs contextes : une lecture publique francophone, une autre bilingue pour un public littéraire général, puis, au cours d'une soirée où étaient invités des membres de divers milieux culturels. Le nombre d'intervenants au niveau de l'organisation (subventions du gouvernement québécois, de l'université et de la ville) fait que ce genre d'expérience est rare. En mettant mon chapeau étatsunien, je constate qu'ici les subventions sont rares et pourtant les écrivain(e)s organisent eux/elles-mêmes des tournées de lecture (par Facebook, etc.). Est-ce une direction à suivre ? Aux USA, les écrivains rejoignent ainsi les musiciens qui se sont rendu compte que le mouvement *direct-aux-consommateurs* a déjà changé pour toujours le paysage de la production et de la dissémination de leurs œuvres.

► Christopher Jones
Université Carnegie Mellon, Pittsburgh

Petites annonces

Services conseils : évaluation et négociation d'un contrat d'édition – représentation auprès d'éditeurs – suivi d'un projet d'édition. Dominique Girard, membre UNEQ, B.A.A., micro-programme de 2^e cycle en édition, U. de S. 514 234-2002 www.editionsdelile.com info@editionsdelile.com

Île du Havre-aux-Maisons, résidence d'écriture en bord de mer. Lauréat national et régional du Grand Prix du Tourisme québécois 2009. Du 1^{er} nov. au 1^{er} juin : 500 \$ / semaine, 1200 \$ / mois « Je ne veux pas vous faire de peine, mais c'est ici le paradis. » [C. Cormier] www.aupieddelabutteronde.com Nicole Gravel : 514 279-9165

Bord de mer à louer à Terre-Neuve. Possibilité de services inclus : transport local, entretien ménager, lavage, repas. Dominique Gaucher : 450 682-9871, gaucherd0@yahoo.ca.

Ex-professeur de français et ex-consultant en francisation à l'OQLF peut réviser vos textes à un tarif raisonnable. Raymond Paradis : 450 672-4893, ciel32@gmail.com.

À louer à Montréal : appartement neuf pour séjour d'une semaine à 3 mois) Tout fourni : climatisation, Internet haute-vitesse, draps et serviettes, câble-télé, téléphone, foyer, etc. Rue Saint-Denis près des Carmélites. 500 \$ la semaine. Louis-Philippe Hébert : 514 886-8102.

La Plume rousse : service d'animation scolaire, de révision et de rédaction. Aussi : cours de français et d'informatique. Danielle Malenfant, membre UNEQ et AEQJ : 450 263-8721, daniellemalenfant@yahoo.com

Chalet 4 saisons tout équipé à louer, bord du lac (Lanaudière) face à la montagne. Ni téléphone ni Internet. Canot fourni. Tout près de la Zec. Prix pour écrivains : 400 \$ / semaine, sauf vacances des Fêtes et relâche scolaire. S. Brien : 450 657-4680

Révision stylistique : les éditeurs sont sensibles à la qualité de la langue. On refuse parfois des textes valables parce que le style présente des faiblesses. Alain Gagnon, membre de l'UNEQ : 418 698-0636, motpourdire28@videotron.ca

MARC ANDRÉ BROUILLETTE INTERVIEWE MARTINE AUDET

MAB Toute venue à l'écriture renvoie à une naissance, mais peut-être aussi à un abandon, une perte, voire une mort. Comment s'est produit cet élan ?

MA Comment survivre à l'abandon, au rejet, à la honte, à la beauté et à la violence de vivre ? Comment exister ? Des poèmes de Hébert, Nelligan, Saint-Denys Garneau lus dans une classe du secondaire par

Françoise Lemonde ont été un véritable choc : un langage existait pour moi. Censures personnelles, histoires familiales, expériences et fragilités m'ont cependant replongée assez rapidement dans le silence et la blessure. Au début de la trentaine, après maintes démarches, j'étais apaisée, mais devant un mur, une impossibilité d'être. Dans cet espace de dévastation et d'inévitable humilité, quelques beaux vers de Charron cités par un critique de *La Presse* ont refait jaillir en moi l'étrange certitude ressentie à l'adolescence.

Maintenant que je suis libre de mourir / je regarde ai-je écrit plus tard dans *Orbites*. Peu à peu, mot à mot, la stupeur s'est transformée en étonnement d'être, le vide et l'ignorance en désir d'apprentissage et de vérité. Mon premier recueil *Les Murs clairs* est paru, traversé, je crois, par cet étonnement devant la prise de parole. J'avais 35 ans. J'ai continué, usant de mes limites, de mes faiblesses et manques, avec ce qui m'échappe ou guette en moi, avec mes rêves, mes lectures, ma mémoire, dans la seule audace du possible, le seul courage de faire ce que l'on a à faire.

MAB Ton écriture fait souvent appel à la perception des objets pour établir un dialogue entre l'expérience et la présence. Comment formulerais-tu ce rapport qui caractérise ton univers ?

MA Objet ? Les définitions du mot disent beaucoup sur ce qu'est l'objet dans mes poèmes. Chose solide appartenant au sensible, au réel, chose qui affecte les sens ou occasion de réflexion, de pensée, d'émotion... Et puis, dans le dictionnaire étymologique, je lis : jeter devant. Objet-sonde ? Objet-éclaireur ?

Dans l'exigence de l'écriture, dans sa densité, il n'y a ni consolation, ni protection, il y a ce que l'on ne sait pas, des traversées du sombre ou des lumières, des élans vifs et des échecs. Or, l'objet m'aide à appréhender ce qui me dépasse, ce qui excède ma compréhension, il est à la fois appui et garde-fou. En permettant un mouvement de va-et-vient entre ce que je connais



de lui et ce qu'il me fait découvrir de moi à même mon rapport à lui et au monde, l'objet (qui au bout du compte est mot, est forme) aiguise le questionnement et m'ouvre à l'inconnu autant qu'au connu. Un physicien disait d'ailleurs que le concret est de l'abstrait devenu familier.

Mais le poème n'est-il pas lui-même un objet ? Quelque chose qui, dans mon questionnement sur comment ap-

partenir au monde, m'éloignerait afin que je puisse approcher...

MAB Aux images de la parole s'ajoutent, depuis plusieurs années, celles que tu crées discrètement par l'intermédiaire de la peinture et de la photographie. À quelle nécessité répond cette démarche parallèle ?

MA À la base de toute création, il y a ce qui nous échappe, ce qui nous tait, ce que l'on tait, il y a le mouvement de notre propre parole. Si je pose ce geste avec les mots, dans une nécessité de faire confiance à la parole, il arrive que je le fasse avec de la peinture ou un appareil photographique. Souvent simplement pour retourner le silence. Parfois, dans des projets plus élaborés où l'écriture se lie à un travail visuel que j'aborde sans recherche technique particulière. Peinture et photographie tendent moins à arracher au silence, qu'à laisser surgir, se poser autrement mon questionnement.

Ça a été le cas avec le recueil *Les Tables* où les peintures sur carton (intitulées : planche à écrire) sont semblables à des poèmes manquants, ceux qui ne peuvent encore être en mots, ceux aux aguets. Dans *Les Grands Cimetières I : le ciel n'est qu'un détour à brûler* qui a fait l'objet d'une exposition à la Maison de la culture du Plateau ; 90 poèmes alternent avec quelque 200 photos prises pendant l'élaboration du recueil. Les photos fixent des changements de lumière, des traces du quotidien, des essais et les abandons nécessaires à l'écriture et à la vie elle-même.

Une fois ces projets achevés, je ne vois pourtant pas vraiment de différences. Poèmes et images sont du même battement entre apparition et disparition, entre fil et rupture, tendus ou tremblants au cœur de mon expérience d'être.

... QUI INTERVIEWE DENISE DESAUTELS

Vos lectures publiques sont remarquables et remarquées. Comment abordez-vous la voix dans l'écriture ? en lecture publique ?

Muette, c'est-à-dire sans ma voix, celle du corps, et ce qu'elle porte en elle de rugueux et de blessé, je n'écrirais pas. Ce fait s'est imposé à moi l'année dernière, à peu près à la même époque, dans un texte que j'ai intitulé *L'Instrument, la voix*, écrit en réponse à une question semblable que France Mongeau posait à quelques écrivains pour le numéro d'automne 2009 de la revue *Exit*. J'écris à voix haute, et mon texte s'ajuste d'une certaine manière à ce qui se passe en elle, qui va du cri au murmure à la confiance et me traverse *physiquement* le corps quand j'écris. Poussant juste un peu plus loin cette idée, je pourrais peut-être vous dire que ce n'est pas moi qui aborde la voix, mais que c'est elle qui prend les devants... et que cet étrange phénomène se poursuit jusque dans la lecture publique.

Si blessure et deuil traversent votre œuvre, la joie aussi existe. Elle est brûlante, criante parfois... Est-elle du même élan ? Est-elle tout autant source du mouvement de votre parole ?

Après avoir publié, il y a près de quinze ans, « *Ma joie* », *crie-t-elle*, j'ai récemment parlé au cours de certaines entrevues et de lectures publiques de « l'angle noir de la joie ». Bizarre, non ? Comme si j'avais besoin d'affirmer de temps en temps le rapport trouble que j'entretiens avec cette émotion, tant dans la vie que dans l'écriture. J'aime le mot *joie*, j'en aime la texture sonore énigmatique, la part obscure, l'étrangeté même, et la fausse brièveté. J'aime qu'il offre une résistance, qu'il ne réponde pas directement – comme tous les autres qui font la poésie, choisis un à un, avec intention et précaution – aux questions que nous nous posons, qu'il n'arrive, en fait, qu'à en soulever d'autres, vrillant l'opacité du monde sans en chasser l'inquiétude, sans en refuser la part troublante d'informulable et d'ambigu. J'aime surtout que joie me ramène vers « *Accompagnement* », le poème de Saint-Denys Garneau duquel il est à mes oreilles indissociable ; poème où deux autres mots qui ont partie liée avec mon travail, *désespoir* et *utopie*, vont de connivence, du moins me semble-t-il. « *Accompagnement* », mon poème de voûte comme *Le Torrent* d'Anne Hébert est mon livre de voûte.

Comment voyez-vous le poète ? Témoin ? Veilleur ? Allumeur d'incendie ? Votre vision a-t-elle changé ?

Il y a déjà trop de feux pour que je sois tentée d'en allumer d'autres. (Rires !) Et je ne peux parler qu'en mon nom, comme une veilleuse de nuit, une résistante, une obstinée qui croit encore, même si ça semble d'un autre âge – ça n'a fait que se préciser avec le temps –,

qu'il ne faut pas abandonner le monde à lui-même. Je reste convaincue qu'il faut tenter, aujourd'hui plus qu'hier peut-être, de le désencombrer, de chercher des éclaircies à la marche sombre des corps. Rien de définitif ni d'absolu – ce qui serait nécessairement forcé –, juste ce qu'il faut de clarté pour ne pas se perdre. Mon prochain recueil aura pour titre *Vigilances*. Répondant à votre question, je suis étonnée d'avoir si longtemps résisté à conserver ce titre de travail. Soudain, il m'apparaît comme intensément nécessaire. *Vigilances*. Contre les ruses de la distraction, de l'oubli, de l'enlèvement ou de la fuite.



Invité d'honneur à un salon du livre

Je n'avais jamais eu ce privilège jusqu'en 2010 alors qu'un courriel m'apprit que j'étais invité au 31^e Salon du livre de l'Outaouais en tant qu'écrivain s'étant illustré dans la région.

Les jours suivants, téléphones et courriels des éditeurs, des médias et des organisatrices se multiplient. Un premier défi : élaborer sur le thème du salon « Lire, quel jeu fabuleux ! » lors du tournage d'un vidéo-clip qui sera présenté sur écran géant durant la cérémonie d'ouverture. Ensuite, un autre rendez-vous important : la conférence de presse annonçant la programmation et la dizaine d'invités qui doivent, en 90 secondes, se présenter et situer leur démarche littéraire. Radios, télévisions et médias captent l'événement et nous entraînent dans un tourbillon d'entrevues.

Dans les faits, être invité d'honneur veut dire des journées bien remplies. Avec deux livres publiés dans l'année et la signature d'une préface chez l'Harmattan à Paris, j'avais des séances de dédicaces du matin au soir, en plus de tables rondes, d'allocutions, de spectacles littéraires et d'entrevues. Ce furent quatre journées de rencontres vivifiantes. mais ce que je retiendrai le plus est d'avoir participé à l'édition où ce troisième salon en importance au Québec a bien failli disparaître. Sauvé in extremis, il a dû être organisé en moins de trois mois. Ce salon du livre est pourtant un événement phare essentiel à la vie culturelle de l'Outaouais. Toujours si fragile notre culture !

► Pierre Cadieu

générales concernant les contrats de diffusion, de l'établissement de contrats types, et de l'introduction dans les contrats de diffusion, de l'établissement de contrats types, et de l'introduction dans les contrats de diffusion, s'il y a lieu, de mentions obligatoires additionnelles à celles déjà prescrites par

la loi ». À la conférence de presse où elle recevait le rapport L'Allier, la ministre Christine St-Pierre a précisé qu'un tel forum de discussions devrait se tenir avant un an et que, en cas d'insuccès, elle pourrait intervenir par règlement comme la Loi lui en confère le pouvoir, afin d'établir des formulaires obligatoires de contrats de diffusion des oeuvres.

Le fera-t-elle? L'avenir nous le dira. Mais avant de consulter une boule de cristal, voyons d'abord l'esprit du rapport qui lui a été remis. Le mandat du comité L'Allier était de générer des consensus dans le milieu culturel par rapport à la Loi sur le statut de l'artiste. Force est de constater que, en ce qui concerne les artistes et les diffuseurs régis par la Loi S-32.01, il n'a pas réussi. On ne peut lui en vouloir, puisque la médiation ne fonctionne que lorsque les deux parties en présence cherchent toutes les deux, de bonne foi, à résoudre le conflit qui les oppose. Or, l'ANEL estime n'avoir rien à négocier avec les écrivains en ce qui a trait aux ententes générales prévues par la Loi. Le 22 avril dernier, l'association des éditeurs a même publié un communiqué intitulé : *Les éditeurs disent non à un contrat type en édition*. On ne peut être plus clair. Les membres du comité L'Allier ont-ils été surpris par cette déclaration? On peut en douter, puisque l'ANEL n'a jamais eu d'autre position.

Revoyons alors, à la lumière de cette prise de position, quelques passages du rapport. Celui-ci, par exemple : « Le Comité est d'avis que l'État a rempli son rôle en adoptant la Loi S-32.01. La loi met en place ce qu'il faut pour que les deux parties puissent convenir d'ententes individuelles avec un contenu minimal obligatoire ou d'ententes générales [...] ou de contrats types. La loi prévoit, à notre avis, les éléments nécessaires pour que les parties puissent négocier des dispositions qui seraient normalement susceptibles de protéger les intérêts des uns et des autres. » Ce qui n'est pas mentionné ici, évidemment, c'est qu'il n'y a aucune obligation de négocier et qu'il existe une grande disparité des forces en présence. Par ailleurs, à propos de la sanction des règles du contrat de diffusion, le comité constate le peu de cas connus où les parties ont eu recours à l'arbitrage. Rapportant le manque de ressources dont se plaignent les parties pour expliquer cet état de fait, le Comité se surprend que les associations d'artistes ne jouent aucun rôle dans la représentation de leurs membres en arbitrage et leur recommande de prendre les moyens d'offrir, à partir des cotisations perçues, le recours à un fond [sic – lapsus?] leur permettant de financer leur quote-part des frais d'arbitrage. Quelques lignes plus bas, le Comité reconnaît

cependant qu'un grand nombre des associations n'ont pas les moyens financiers pour remplir adéquatement leur mandat de défendre les intérêts de leurs membres. On tourne en rond.

Plus loin, répondant à la demande réitérée depuis une dizaine d'années de toutes les associations régies par la Loi S-32.01 d'obtenir la parité avec les artistes des arts de la scène qui négocient des ententes collectives avec leurs diffuseurs et bénéficient de fonds de pension et d'assurances collectives, le Comité affirme qu'il est « inopportun que la Loi fasse référence, même à titre optionnel » à un tel régime, prétextant, malgré des avis juridiques contraires, que la nature du contrat de diffusion ne le permet pas. Pourtant, en Norvège par exemple, les écrivains négocient des ententes collectives avec leurs éditeurs et ceux-ci continuent de diffuser leurs oeuvres.

L'UNEQ, après la conférence de presse de la ministre St-Pierre, a émis, le 21 avril, un communiqué où elle se disait prête, pendant un an encore, à jouer le jeu de la médiation, dans l'espoir qu'une entente pourrait finalement intervenir avec les éditeurs. Mais, on l'a dit, la médiation repose sur la bonne foi des participants. Si l'ANEL n'a même pas l'intention de se plier aux demandes de la ministre, comment l'UNEQ pourrait-elle ne pas penser qu'il s'agira d'un exercice non seulement répétitif mais parfaitement inutile?

La littérature en verre

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ) présente, dans le hall de la Grande Bibliothèque, l'exposition *Architectures en vers*. Cette exposition, une partie de la programmation de « Montréal, ville de verre 2010 », réunit cinq installations architecturales d'inspiration poétique créées et assemblées par des collectifs d'architectes, de verriers et d'artistes multidisciplinaires célèbres ou émergents.

Les équipes suivantes : l'Atelier Pierre Thibault ; Suzanne Bergeron, architecte, M.Sc. Design urbain (Amiot Bergeron, architectes) ; Éric Pelletier, architectes ; Menkès Shooner Dagenais LeTourneux architectes et le collectif C-M-R, se sont donc inspirées des oeuvres d'Hélène Dorion, de Dany Laferrière, Leonard Cohen, Gaston Miron, Pierre Nepveu, Jacques Brault, Claude Beausoleil, Hélène Monette, Stéphane D'Amours, Paul Chamberland, Fulvio Caccia, Michel Beaulieu, Nicole Brossard, France Théoret, Danny Plourde et Gilles Vigneault pour concevoir leur oeuvre.

C'est à voir et à revoir du 18 mai au 31 octobre 2010.

► Sylvain Campeau

